

A TRAVERS L'ALBANIE

1873
JANUARY 1873
NO. 1 OF THE NEW
PUBLISHED WEEKLY

39001

NE
Γ
53



X. LEFCOPARIDIS

ΔΗΜΟΣΙΑ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΚΟΝΙΤΣΑΣ
ΑΡ. ΕΙΣΑΓΩΓΗΣ 55942
ΗΜΕΡ. ΕΙΣΑΓΩΓΗΣ 10/9/2014
ΤΑΞΙΝ. ΑΡΙΘΜ.

A TRAVERS L'ALBANIE

* ΣΥΛΛΟΓΗ *

ΕΥΑΓΓΕΛΟΥ ΠΡΙΩΝΗ

ΔΩΡΕΑ ΑΠΟ ΤΟ ΣΥΛΛΟΓΟ

ΚΑΣΤΑΝΙΑΝΗΣ ΠΡΩΓΩΝΙΟΥ

Extrait de la Revue «Les Balkans»

ÉDITIONS "FLAMMA"

Rue Américis 16a

ATHÈNES

1934

αποκαταστάσει

INSTITUT FRANÇAIS
D'ATHÈNES
BIBLIOTHEQUE

NUMÉRO SPÉCIAL CONSACRÉ A L'ALBANIE

AVANT-PROPOS

Le directeur de cette revue a eu l'occasion de faire un séjour de quelques semaines en Albanie. Grâce à l'aimable accueil qu'il a trouvé auprès des Autorités et auprès du Groupe national pour la Conférence Balkanique, il a pu réunir sur place un certain nombre de renseignements sur bien des problèmes du pays. Il a aussi noté ses impressions personnelles de ce contact avec les gens et les choses d'Albanie. Ce n'est donc pas un ouvrage documentaire qu'il faudra voir dans ces pages. Encore moins faudra-t-il s'attendre à quelque relation littéraire de voyage. C'est seulement une contribution à la connaissance mutuelle de nos peuples, un simple témoignage, que nous nous proposons d'apporter ici.

Vingt fois nous avons tous dit et redit que les pays des Balkans s'ignorent. Le mouvement de rapprochement balkanique qui s'affirme depuis quelques années dans la Péninsule ne cesse de combattre une ignorance réciproque de nos pays qui s'est traduite si souvent par de sanglants malentendus. L'intérêt d'actualité que ces pages pourraient offrir et la bonne foi avec laquelle elles furent écrites éveilleront peut-être chez le lecteur balkanique le désir de connaître de plus près un peuple frère trop souvent méconnu.



A Travers l'Albanie

Une enquête en Albanie est chose passionnante. C'est un raccourci de tous les problèmes d'ordre politique, économique, social et financier qui pèsent sur les Etats modernes. C'est un incomparable domaine d'études. Les contrastes que présente ce peuple d'un peu plus d'un million—le recensement pratiqué en 1930 donne le chiffre de 1.009.381—contrastes entre musulmans, orthodoxes et catholiques, contrastes entre grands propriétaires et paysans sans terre, entre nobles et roturiers, entre gens du nord et gens du sud, entre gens de plaine et montagnards, entre la jeunesse initiée aux idées modernes et les générations pétries par l'administration ottomane, ajoutent des complications parfois inextricables à l'énigme albanaise.

C'est qu'aussi bien l'Albanie est le plus inconnu des pays de l'Europe. On descend volontiers l'Adriatique jusqu'à Raguse. On veut bien escalader les rochers du Monténégro. Mais on a rarement la pensée de pousser plus loin et l'on s'arrête là, à deux pas de Scutari. Si l'on vient du sud, Corfou sera la dernière escale du voyageur qui se propose de «faire» la côte dalmate. Sur Santi-Quaranti, Valona, Durazzo, le passager jettera du haut du pont un regard d'indifférence ou, tout au plus, de curiosité sympathique et légèrement protectrice. Quant aux vrais voyageurs, à ceux qui partent «pour partir», on peut sans doute compter sur les doigts ceux qui ont délibérément choisi l'Albanie pour assouvir leur soif d'évasion. Car si nous avons aboli les distances c'est entre les bouts du monde. Les autres—celles qui nous séparent du voisin—sont toujours presque aussi infranchissables que jadis. Si bien que nous ne savons quasiment rien de l'Albanie et des Albanais, si ce n'est qu'ils ont récemment conquis leur indépendance et qu'ils sont conduits par un chef national, un roi sorti de son peuple et qui l'incarne depuis quelques années.

Sans le roi l'Albanie actuelle serait en effet indéchiffrable. Ceci est une constatation de fait. Il suffit de passer deux heures à Tirana pour sentir partout sa présence invisible et

réelle. Car il ne suffit pas d'apprendre que l'Albanie est une monarchie constitutionnelle, que le pouvoir législatif est confié à une Chambre de députés et que l'exécutif est entre les mains de ministres responsables nommés par le souverain. Quand on aura su tout le mécanisme constitutionnel on ne sera pas plus avancé sur le régime qui est en vigueur en Albanie. Les formes de gouvernement valent par ceux qui les appliquent et ce n'est pas l'analyse des dispositions constitutionnelles qui nous renseignerait sur le véritable caractère du régime. Du reste, ces dispositions sont par elles-mêmes très peu favorables au développement d'un parlementarisme normal, du moins en ce qui concerne la représentation populaire. Les élections à la députation sont pratiquées à deux degrés. Le peuple, quoique jouissant du suffrage universel, n'élit que des électeurs de deuxième degré, dont le collège désigne les députés. On conçoit qu'avec ce système il soit plus facile de garder la haute-main sur les quelques centaines d'électeurs dont dépend la composition de la Chambre, plutôt que sur des milliers de citoyens votant directement. Il s'ensuit que le développement de partis politiques constitués ne trouve pas en Albanie un terrain propice. En revanche le peuple ignore l'âpreté des luttes politiques qui dans bien des pays balkaniques ensanglantent les campagnes électorales. Les compétitions et les luttes ne commencent qu'au second degré. Elles ne sont pas moins violentes pour cela, mais la masse du peuple y reste étrangère.

Est-ce à dire que l'union de la nation soit parfaite ? Nous venons de signaler quelques-uns des contrastes qui opposent les uns aux autres des fractions du peuple albanais. Il suffirait d'un coup d'oeil rapide sur l'histoire politique récente de l'Albanie pour se convaincre que ces contrastes n'ont pas manqué de diviser le pays en des groupements hostiles les uns aux autres et que, si la puissante personnalité du roi n'était intervenue pour mettre un terme à ces luttes d'extermination, leur violence aurait peut-être conduit le pays à la débâcle.

L'État s'est donné pour tâche de supprimer ces contrastes ou, à tout le moins, de les atténuer. En présence de la grande division des cultes l'État s'est déclaré neutre. Il n'a pas de religion officielle et tous les cultes sont librement exercés. L'en-

seignement y est laïc et rien, dans les textes officiels, ne permet d'établir la moindre distinction en faveur de l'un ou de l'autre des cultes pratiqués. Mais l'Albanais—musulman ou chrétien—n'est pas assez détaché des traditions religieuses pour suivre dans cette voie l'exemple de l'État. La structure de la société, l'impression qu'elle dégage reposent encore nécessairement sur la diversité des cultes. Le recensement de 1930 élevait à 696.000 le nombre des musulmans de toutes sectes, à 200.008 celui des orthodoxes, à 105.000 celui des catholiques. La même statistique ajoute 204 individus juifs, 72 protestants et 85 divers. Il est curieux de noter que cette dernière catégorie comprend 24 individus qui se sont déclarés «athés». Quand nous avons l'exemple de grands pays hautement civilisés, où les différences de profession religieuse tracent des lignes de démarcation entre les partis politiques, comment et pourquoi imaginer que la seule séparation officielle de la religion et de l'État aura suffi pour supprimer en Albanie des contrastes et des antagonismes nourris par des siècles de pratiques religieuses différentes?

Il ne faut pas se faire illusion sur la portée véritable du caractère laïc de l'État. Par l'effet même de leur supériorité numérique, les musulmans ont un plus large accès aux emplois publics. Par conséquent ils participent d'avantage à l'administration puisque, tout impartial que puisse être l'État dans le choix de ses fonctionnaires, la proportion des candidats musulmans ne peut normalement que correspondre à celle de la population. La question serait plutôt de savoir si les Albanais musulmans ne tentent pas de mettre à profit leur supériorité numérique pour garder la suprématie sur les autres citoyens chrétiens, en d'autres termes si le conflit religieux ne l'emporte pas sur le devoir civique.

Il semble qu'une telle éventualité soit de moins en moins probable. La diversité des cultes a parfois compromis l'unité nationale, mais les Albanais ont su donner à plus d'une reprise l'exemple d'une conscience nationale à l'épreuve de leurs conflits religieux. L'histoire de leurs luttes pour la conquête de leur indépendance illustre admirablement cette affirmation. Toutes les fois qu'ils ont dû lutter pour leur liberté, les questions religieuses ont été mises au second plan. Il est vrai qu'en revanche, toutes les fois que l'existence nationale semblait assurée, les querelles religieuses réapparaissaient aussi vio-

lentes qu'autrefois. Mais à présent les points d'appui de cette grande division ont disparu. L'Empire théocratique des Sultans s'est écroulé et le Patriarcat de Constantinople a renoncé à toute activité politique. Privée de ses soutiens temporels, la querelle religieuse sera nécessairement réduite à une pure question de conscience.

Le contraste qui oppose les grands propriétaires aux paysans sans terre, serait certes plus redoutable s'il n'était, lui aussi, sur le point de disparaître. On verra plus bas que le roi est acquis à la réforme agraire et qu'en dépit de la sourde opposition des grands seigneurs, les travaux préparatoires sont conduits avec assez d'application et d'esprit de suite. La nécessité de la réforme se fait d'autant plus sentir que les jeunes générations en font aussi dépendre l'émancipation politique intégrale des paysans.

Une foule d'autres contrastes sont aussi en voie de disparition. Les moyens de communications qui se multiplient arrachent le montagnard à sa retraite. L'aéroplane franchit en deux heures, l'automobile en vingt ou trente, les kilomètres de sentiers et de routes, parfois impraticables, qui mettaient, hier encore, de longues journées entre l'Albanais du sud et l'Albanais du nord. L'État impose sa loi sur des populations qui ont appris à vivre, pendant des siècles, dans l'affranchissement le plus complet de toute discipline civique. Le percepteur gravit la montagne. Le tribunal sévit sur la « vendetta ». Des exemptions séculaires sont abolies. Des coutumes originales, très pittoresques, sans doute, mais parfois féroces, sont graduellement extirpées. La nation, de plus en plus consciente de son unité, s'engage dans ses nouvelles destinées. Le pays tout entier se dépouille de son triste héritage de servitude. Lentement, opiniâtement, il gravit les échelons qui le feront accéder au niveau de pays plus fortunés, auxquels les circonstances ont permis de récolter de meilleure heure les bienfaits de la civilisation.

Cette ascension semble être l'oeuvre d'un seul homme. Elle coïncide en effet avec l'avènement au pouvoir d'Ahmet Zogu.

Pour mesurer ce que les Albanais doivent à leur roi il faut avoir constamment sous les yeux l'aspect que l'Albanie pré-

sentait au lendemain de sa libération, pendant la guerre et après l'armistice. On verra dans les pages qui suivent les tristesses des occupations étrangères, les déchaînements des passions personnelles, les désordres que l'anarchie avait accumulés sur le pays pendant les années qui suivirent la proclamation de l'indépendance. Un seul homme conçut le dessein de mettre un terme aux luttes fratricides qui conduisaient le pays à la débâcle. Un seul homme s'est senti de taille à réaliser ce dessein. Bien plus, lorsqu'il eût achevé cette première tâche qui suffisait pour remplir une destinée humaine, il entreprit de transformer son pays, d'y imposer la notion de l'Etat, d'y introduire les disciplines et les normes qui régissent la vie des peuples indépendants.

Prestige personnel? Concours de circonstances? Jeu d'influences? Quelque explication qu'on en trouve, le fait est que la personnalité du souverain domine de très haut toute la vie albanaise. Il n'est pas de domaine à quoi il admette de rester étranger. Il n'est pas de fonctionnaire, aussi haut fût-il placé, qui revendique quelque latitude dans le champ de son activité. Issu d'un peuple où l'autorité du père de famille ne souffre pas de contestation, le roi entend administrer lui-même sa maison.

L'exercice de cette autorité paternelle n'effarouche pas les Albanais, encore que leur susceptibilité soit extrême. C'est que le roi a su trouver le chemin de leur coeur. Il a forcé leur attachement. Il est la chair de leur chair. Avant de commander il a su obéir.

Les Albanais ne se payent pas volontiers de mots. Une belle harangue ne leur ferait pas commettre une sottise. S'ils ont reconnu pour roi leur pair d'hier, c'est qu'ils ont vu en lui plus que leur pair: un brave entre les braves. L'homme d'État pur n'en impose guère à l'Albanais. Pour lui, le chef doit être avant tout un soldat. Il doit savoir mépriser le danger, faire fi de sa sécurité personnelle. Si le roi Zogu a su gagner le coeur de ses sujets c'est peut-être qu'il a commencé par être leur compagnon d'armes. Ce peuple de guerriers ne s'accommoderait pas volontiers d'un prince lymphatique. L'allure de leur roi leur sied et leur plait. Ils ont suspendu partout son portrait à côté de celui de Skender-beg, et ce voisinage est un symbole. Ce regard d'aigle qui semble encore refléter la volonté de vaincre, cette barbe prophétique qui flotte sur la poitrine de l'illustre aieul comme un étendard,

c'est l'image du passé glorieux des Albanais, c'est l'incarnation de cet esprit d'indépendance qui les a portés du fond des siècles jusqu'à leur libération. Et ce regard du «mbret» Zogu, chargé de volonté recueillie et prudente, mais aussi de hardiesse, cette allure à la fois juvénile et grave, c'est l'image du présent, c'est l'expression d'une Albanie nouvelle qui cherche sa voie à travers les embûches.

L'intérêt touristique du pays est d'un ordre très particulier. Ce ne sont pas les agréments des palaces internationaux qu'on y trouvera, ni même le confort moyen de petits hôtels judicieusement placés dans des paysages réputés jolis, qui sollicitent l'admiration bénévole du voyageur. La nature albanaise est austère. La quadruple chaîne de montagnes qui s'étalent dans une gradation ascendante tout le long du territoire albanais n'a rien de l'aspect conventionnel des paysages célèbres.

Si les temps anxieux que nous vivons n'enlevaient aux impressions du touriste leur insouciance d'autrefois, on pourrait en toute sérénité se laisser pénétrer par la simplicité auguste de cette nature qui semble se dégager à peine du chaos de la création. Ces cimes enchevêtrées où l'aigle a son nid, ces torrents qui charrient des rochers, ont l'air d'attendre depuis le commencement des âges que l'homme les apprivoise et leur sourie. Mais l'homme ne connaît pas le sourire. Dans les escarpements de ces montagnes mal accessibles il s'est construit des cabanes de chaume pour lui et pour son maigre troupeau. Le sol est pauvre. Les transports sont pénibles et mal assurés. Dans la crainte perpétuelle de la convoitise et du rapt, l'homme a passé là de longs siècles à défendre son bien contre le ravisseur toujours à l'affût. De cabane à cabane il s'est formé un lien plus puissant que celui de la famille, et des générations de clans ont passé sans avoir jamais connu d'autre horizon que celui des rochers environnants.

L'homme de plaine a de plus vastes horizons. Mais il n'en est guère plus heureux. La mer, si favorable à ses voisins du sud et du nord, n'a découpé pour lui que des côtes inhospitalières. Abruptes au sud, les côtes albanaises communiquent difficilement avec l'intérieur du pays. Plates au nord, elles

offrent une succession presque ininterrompue de mares et de marais.

La lutte de l'homme contre cette nature avare est si pénible, le problème de la subsistance se pose et se renouvelle avec une si cruelle insistance, que le voyageur a vite fait d'abandonner ses velléités de pure contemplation. Il songe au passé de ce peuple si tourmenté, aux siècles de servitude qui ont passé sur lui, aux luttes désespérées qu'il a dû livrer pour conquérir sa liberté et, aussi, aux destinées nouvelles qui s'ouvrent désormais devant lui, au chemin dressé d'embûches qu'il lui faut encore parcourir, à la somme d'efforts qu'il lui faut encore dépenser avant d'arriver au terme de la voie nouvelle dans laquelle il s'est engagé. Car l'Albanais est résolu à faire valoir son droit à la vie. Il entend regagner le temps perdu. Il aspire à un renouvellement total qui efface les traces du passé. L'aube d'une civilisation nouvelle éclaire la montagne albanaise.

Pages d'histoire

Les Albanais occupent depuis les temps préhistoriques la terre qu'ils habitent actuellement. En Europe il n'est peut-être pas d'autre exemple de telle continuité. Ils furent pourtant les derniers à se faire reconnaître comme un peuple indépendant. Quelques dizaines de siècles durant ils furent constamment placés sous une souveraineté étrangère, la plupart des fois nominale mais qui, néanmoins, les empêchait de se constituer en état libre.

Pour les Illyriens antiques comme pour les Albanais des temps modernes, la montagne fut la retraite inaccessible, le foyer d'où rayonnait le long des siècles cet esprit de farouche indépendance que les conquérants les plus tenaces n'ont jamais pu éteindre. Lorsqu'en l'an 168 avant l'ère chrétienne le roi Gentius dût se rendre aux légions romaines, la montagne illyrienne recueillit les autochtones insoumis qui n'abandonnèrent aux conquérants que la plaine. Grâce aux retraites des montagnes, la souveraineté de l'Empire d'Orient qui succéda à celle de Rome ne réussit pas davantage à s'assujettir entièrement les populations illyriennes. Pendant huit siècles ce fut une succession d'invasions étrangères et de dominations imposées du dehors, qui alternaient, s'abolissant les unes les autres et se partageant le pays. D'abord les Goths que Justinien écarta. Puis, successivement et, même, simultanément, les Serbo-Croates par le nord, les Bulgares par le sud, les Normands sur les côtes, les Vénitiens dans quelques villes, les rois de Naples au centre. Mais tous ces conquérants ont passé sur la plaine, comme ces orages qui n'atteignent pas les grandes altitudes. Les autochtones qui, depuis le onzième siècle, se font appeler Albanais, se groupent petit à petit autour de leurs chefs de clan et s'organisent, sinon en nation, du moins en tribus.

Au seuil des temps modernes, cent ans avant l'entrée des armées ottomanes en territoire albanais, cette organisation patriarcale est déjà achevée. Mais les chefs ne sont guère disposés à se prêter la main pour opposer une résistance commune à l'ennemi. Le sentiment de leur indépendance est si prononcé que lorsque Skender-bey, l'illustre chef de Kruja, conçoit le projet de les réunir en une assemblée pour délibérer sur les